Une leçon de méthode : relire Mario Roques

Autor(en): **Antone, G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **25 (1961)**

Heft 99-100

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399269

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UNE LEÇON DE MÉTHODE : RELIRE MARIO ROQUES

Un des penchants les plus irrésistibles, quoique en général les plus vains, de la critique universitaire consiste à remontrer à tel chercheur (ou à tel trouveur) ce qu'il aurait pu faire et n'a point fait, les voies qu'il aurait pu prendre et n'a pas prises, — au lieu d'examiner avec attention les buts qu'il s'est réellement assignés, les moyens qu'il a effectivement choisis pour les atteindre.

Ainsi, nombreux ont été ou sont encore les philologues à déplorer que Mario Roques n'ait pas écrit pour le moins un grand ouvrage de linguistique ou de grammaire comparable aux copieux traités de Bally, de Brunot, de Meillet, de Vendryes, etc. Mais à quoi sert de regretter ? — Mario Roques se défiait des synthèses, et son génie propre l'inclinait plus à écrire en marge des livres d'autrui qu'à en composer lui-même ; bref, il était né critique plutôt qu'auteur. Sachons donc le tenir pour ce qu'il fut et réjouissons-nous que cette vocation, habitant l'esprit le plus lucide et le plus exigeant à la fois, par surcroît le plus riche d'un savoir divers et précis, l'ait naturellement prédisposé à ouvrir des chemins, à suggérer des méthodes, à léguer des leçons : en quoi il fut, au juste sens du mot, un Maître.

On se rappelle sans doute, à propos de ce titre de *Maître*, combien il était chatouilleux sur son emploi, simplement parce qu'il entendait qu'on respectât sa valeur, — comme d'une façon générale il exigeait, de chacun et en toute circonstance, la connaissance exacte et complète du sens des mots, condition première d'un bon usage de la langue. C'est, je crois, son hommage à Gaston Paris qui contient la meilleure leçon de sémantique appliquée au terme en cause :

« L'on fait depuis longtemps de ce titre de Maître un étrange abus ; comme tant d'autres beaux et nobles mots, il s'est peu à peu allégé de tout ce qu'il contenait de grand, l'idée d'une influence sur les intelligences, d'une autorité sur les volontés, d'une supériorité sur tout un groupe

MM. les Sociétaires et MM. les Abonnés sont avertis que le moment est venu de payer leur cotisation ou leur abonnement pour l'année 1962. Ils sont priés de se conformer pour cela aux indications qui se trouvent page 3 de la couverture.

Nous attirons l'attention de MM. les Sociétaires sur le nouveau tarif de la cotisation, que l'augmentation des frais d'impression nous oblige à faire passer de 21 NF à **25 NF**.

d'hommes. Mais vous penserez avec moi que ce titre peut regagner sa valeur première, redevenir un titre de gloire, quand ce n'est pas un petit groupe, une petite école qui le décerne, et pour quelques années fugitives, mais qu'il accompagne par le monde entier la vie entière d'un savant... » [1].

La phrase est magnifique en sa plénitude de sens et son ampleur de rythme; mais comment ne pas évoquer, si l'on veut donner une image vive et vraie de M. Roques, un autre texte échappé à sa plume, parfois peu charitable, sur le même sujet et d'un ton combien différent ! C'était au temps où Gustave Cohen et M. R. Schneider venaient de faire paraître leur livre sur *la formation du génie moderne dans l'art de l'Occident*. Certaines Annales d'Université avaient publié quelques lignes de « prière d'insérer » contenant ces mots : « M. Gustave Cohen, maître incontesté des études médiévales... » Sur quoi Mario Roques, dans *Romania*, lâche les pires cruautés, qui valent d'être reproduites :

« Il est indifférent que le rédacteur de ce prospectus paraisse ignorer ce que signifie « incontesté » et ce que sont les « études médiévales » ; il se peut d'ailleurs qu'il écrive un français approximatif et qu'il ait pensé seulement à de la maîtrise relative, limitée, purement personnelle. Mais la formule est là dans son absolu agressif... » [2].

Il est bien évident que M. Roques est là, lui aussi, « dans son absolu agressif » ; mais il est également remarquable que cet accès de fièvre ne le pousse pas le moins du monde hors du cours permanent de ses pensées. A trente-cinq ans de distance, sa doctrine est la même : la « maîtrise », au sens plein du terme, implique un rayonnement étendu dans l'espace et dans le temps.

Quelles sont donc les qualités intellectuelles et morales qui, selon ce juge inflexible, concourent à produire un vrai Maître ? — Il s'est précisément attaché à les définir, non sans une fervente piété mais avec une égale rigueur, dans son hommage à G. Paris que complète celui, beaucoup plus bref, qu'il consacra un jour [3] à un autre « maître » reconnu par ses soins comme authentique, Antoine Thomas.

Or il éclate aux yeux, pour quiconque se donne la peine, ou plutôt le plaisir de relire d'affilée les principaux écrits de M. Roques, qu'il n'a

1. Texte recueilli dans les *Études de Littérature française*, p. 117-18.
2. *Romania*, tome LXIII (1937), p. 108.
3. *Ibid.*, tome LXI (1935).

cessé d'honorer pour son compte les vertus et les préceptes de méthode dont il avait découvert et admiré la pratique chez ceux qu'il tenait pour ses guides.

Qu'on me permette quelques rapprochements de texte qui pourraient être assez probants : pourquoi en effet refuser d'appliquer à l'œuvre d'un philologue, en vue de la mieux connaître, des procédés d'analyse qui relèvent directement de son magistère ?

Voici donc une première rencontre — entre un passage de G. Paris que M. Roques avait cité jadis comme porteur d'une méthode « toute nouvelle », et une observation faite par M. Roques lui-même, à propos d'A. Thomas :

« J'avoue qu'à mes yeux (disait G. Paris) le moyen âge, comme toutes les provinces du vaste domaine historique, est digne d'être étudié avec le plus grand sérieux et l'exactitude la plus minutieuse ; je pense en outre que les faits sont beaucoup plus intéressants par leur simple caractère de faits, c'est-à-dire de phénomènes soumis à des lois, que par les [...] déclamations auxquelles ils peuvent prêter » [1].

Et M. Roques écrit d'Antoine Thomas :

« Il savait tant de choses, cependant, tant de choses humaines du passé, tant de choses réelles de toujours, connues précisément, minutieusement [...]. Son érudition n'était pas nourrie d'à peu près ; c'était une pénétration toujours plus profonde de la réalité des faits. »

Mais déjà il avait résumé la doctrine de son plus vieux maître par ces mots : « Il n'y avait, dans toutes ces nouveautés [...]. rien d'autre après tout que l'observation exacte et minutieuse et le respect scrupuleux des faits » [2].

Ainsi, à trois reprises, s'impose l'idée qu'il faut aller aux *faits*, leur donner le pas sur les ambitions de l'esprit ; par trois fois aussi se trouve appliquée la même qualification à l'analyse de ces faits : elle doit être *précise* (variante : exacte) et *minutieuse*. Autrement dit, M. Roques, tel un Stendhal de la philologie, possède jusqu'à l'obsession le goût du « petit fait vrai ».

Apercevoir ce trait, c'est comprendre mieux toute son œuvre et, pour commencer, ressaisir son unité profonde à travers une dispersion et un pointillisme visibles au point d'être, quelquefois, déconcertants. En veut-

1. Reproduit dans les *Études de Littérature française*, page 120.
2. *Romania*, tome LXI (1935).

on l'exemple le plus clair voire, puisqu'il s'agit d'un discours d'apparat, le plus spectaculaire ? — Alors, qu'on fasse la simple et savoureuse expérience de lire, bout à bout, les discours prononcés le 24 avril 1948 par G. Charlier et M. Roques, l'un recevant l'autre à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique.

Celui de G. Charlier, bien qu'il ait pris pour objet, selon l'usage, la personne et l'œuvre, si difficiles à cerner, du récipiendaire, se déroule d'un trait, souple mais net et sans brisure. La réponse de M. Roques, en revanche, va d'un train délibérément rompu, sautant par malice d'un badinage autour du « siège » ou du « fauteuil » académique à une leçon de sémantique en raccourci sur « récipiendaire » et ... « siffleur », puis à l'évocation de Mesdames Anna de Noailles et Colette, suivie par un souvenir de ses rencontres avec Maurice Wilmotte auquel il joint un portrait de F. Brunot, prétexte à des réflexions touchant la réforme de l'orthographe et l'histoire du vocabulaire français qui le conduisent enfin à préciser le sens de quelques mots choisis parmi le curieux rayon d'un certain vocabulaire esthétique : *galant*, *svelte*, *joli*..., le tout s'achevant — n'est-ce point encore bravade ? — sur un panégyrique du monosyllabe *chic* !

Il s'agit à coup sûr d'un cas-limite et sortant à demi du domaine scientifique proprement dit. Cependant, que sont les douze médaillons dont se compose son volume d'*Études de Littérature française* — cent cinquante pages, élaborées au long de quarante-cinq années — sinon douze chasses livrées à de très fins détails, les plus exemplaires étant celles où il traque un mystère ou une bizarrerie d'expression ? Et, il vaut la peine de l'ajouter, trois de ces expressions se réduisent à trois mots, une à cinq, une enfin à une variante portant sur un seul verbe ! Le gibier qu'il préfère est bien, décidément, l'énigme philologique dont il veut à toute force — pour reprendre une des locutions qui le mirent en appétit — s'« esclairer le cuer ».

Mais le plus instructif est à découvrir dans le cheminement même de ces études. Une constante, d'ailleurs double, se dégage : M. Roques part à tout coup d'un constat de carence ou d'insuffisance des glossateurs ; et, chaque fois, il s'explique l'échec ou le manque de la même manière : ou bien ceux qui l'ont précédé ont négligé d'apercevoir un *détail*, un *fait* précis, ou bien ils n'ont pas poussé leurs investigations avec assez de *méthode*. En réalité les deux reproches se ramènent à un seul, car la saine méthode consiste justement à ne dédaigner aucune des parcelles, si

minuscule soit-elle, du problème posé. C'est à quoi, pour sa part, il s'applique systématiquement.

Le voici par exemple aux prises avec le récit de la mort d'Olivier, de Turpin et de Roland. J. Bédier, frappé par un trait qui semble à la fois réunir ces trois fins héroïques et les isoler du reste de la tragédie, en tire une belle et large conclusion d'ordre psychologique. M. Roques, lui, préfère s'aviser que le texte, ainsi entendu, offre des résistances. A le serrer de plus près, il finit par se convaincre — et par nous prouver — que les trois tableaux funèbres ne sont pas, en fait, exactement comparables : chaque héros épouse la mort d'une manière distincte. D'où cette conclusion :

« La simplicité archaïque et grandiose de l'interprétation de Joseph Bédier doit céder devant la variété certaine de l'attitude des trois héros mourants. Le poète [...] nous apparaît du même coup comme un artiste soucieux tout à la fois de vérité matérielle et de vérité psychologique... » [1].

Le voici, maintenant, qui examine les cinq romans que nous avons conservés de Chrétien de Troyes, à travers lesquels M^me^ Lot-Borodine avait cru pouvoir découvrir un très heureux fil conducteur. Hélas ! M. Roques se fait un jeu, précisions de *fait* et de *texte* en mains, de montrer qu'il faut repousser « cette séduisante interprétation d'ensemble », de type synthétique, au profit d'une analyse qui fasse droit à la « variété des peintures » et à la « diversité des personnages » [2].

N'est-ce pas encore au nom des mêmes principes de méthode que, quelques pages plus loin, M. Roques s'attache à laver Chrétien de Troyes du reproche de « monotonie » compacte dans la forme de ses couplets, et à prouver comment, tout au contraire, le poète de *Perceval* s'entend non seulement à grouper différemment ses vers, mais encore à varier leur rythme intérieur.

A l'occasion, comme on sait, il se tournera vers des écrivains plus proches de nous et, par exemple, s'interrogera « sur la rythmique de Corneille à propos d'une scène de *Rodogune* ». Or, par une assez belle coïncidence, ses conclusions sont juste de même ordre : derrière l'aspect monolithique d'une tirade il faut savoir découvrir la présence de quatrains diversement répartis, en séries plus ou moins étendues selon la nature de la situation et des sentiments en jeu.

1. *Études de Littérature française*, page 20.
2. *Ibid.*, page 32.

La démonstration pourrait être reprise à propos de chacune des analyses contenues dans ses *Études* : elle aboutirait toujours au même point : pour Mario Roques le vrai n'est pas à rechercher dans les synthèses dont la prétention est trompeuse ; il n'y a de vérité « scientifique » que dans le détail modeste, rigoureusement observé, des faits.

*
* *

Pareille vérité, bien entendu, n'est pas du goût de tout le monde, et cette méthode de travail, si elle était exclusive, présenterait certains dangers. On n'hésite pas à les nommer : myopie, étroitesse de champ, et surtout absence de contacts avec le concret de la vie et avec l'humain.

Or, c'est ici qu'intervient le miracle ou plutôt — car « il n'y a pas de mystère dans la création humaine » [1] — la plus claire et utile leçon de l'œuvre de M. Roques : alors que tant de travailleurs épris de vastes synthèses, à force de « déblayer » le terrain, vident le réel de sa substance et s'abîment dans le schématisme de ce qu'ils baptisent abusivement des « structures », Mario Roques, lui, restreint sans doute ses perspectives et limite (parfois trop peut-être) ses objectifs — mais du moins cette discipline l'assure-t-elle contre les généralisations imprudentes et, loin de l'enfermer dans une abstraite tour d'ivoire, l'installe de plain-pied avec les réalités les plus tangibles de l'humaine condition. Il faut citer de nouveau, à ce sujet, son hommage à Gaston Paris :

« La philologie n'échappe pas à la nécessité de perdre en vitesse ce qu'elle gagne en force ; elle ne peut espérer des solutions certaines qu'à la condition, facilement acceptable, de limiter ses efforts à des problèmes de médiocre étendue [...]. Il ne suit pas de là que le philologue, qui borne son action au champ étroit qu'il s'est choisi, borne du même coup son horizon et ses rêves. Bien au contraire, à ses yeux les problèmes humains se multiplient et se précisent, comme se sont renouvelés les problèmes de la biologie pour l'observateur muni du microscope, et en même temps la relation de sa philologie particulière et des autres sciences historiques s'affirme sans cesse plus intime : c'est que l'abstraction seule dissocie les faits humains. » [2]

Il serait trop long de montrer par le menu combien M. Roques est

1. A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, page 155.
2. *Loc. cit.*, page 124.

demeuré fidèle à cette démarche, selon laquelle la connaissance et l'observation méticuleuses des faits soutiennent sans cesse l'analyse, qu'on pourrait appeler microphilologique, et justifient ses conclusions. Ne retenons qu'un exemple, éloquent entre tous et pittoresque à force de serrer le réel de près. M. Roques vient de buter sur une étrange formule du *Petit Testament* de Villon :

> Ces doulx regars et beaux semblans
> [...]
> Bien ilz ont vers moy *les piez blans*

Une fois de plus il démontre que les exégètes ont confondu sous un seul chef des expressions (réputées équestres) et des sens qu'il importait de distinguer, et de s'exclamer soudain :

« Les commentateurs depuis plus de cent ans n'ont pas voulu en voir la vraie difficulté et y ont encore ajouté ; cela ne les amenait pas à apercevoir la solution ; et puis ils ne s'occupaient guère de chevaux... » [1].

Voilà où M. Roques nous est toujours apparu comme un « maître » : alors que, si souvent, les « spécialistes » traversent la vie comme un songe, entre deux murailles livresques, lui s'instruisait des réalités en même temps que des mots et des tours qui les désignent : il s'occupait des chevaux, quand il s'agissait de *pieds blancs*, aussi bien que des arcanes théologiques et des trésors de l'art religieux, lorsqu'il cherchait à identifier les *fils d'anges* — toujours à propos de Villon —, aussi bien encore que des chansons enfantines et populaires, s'il tendait l'oreille aux rythmes d'Apollinaire.

Mais je me reprocherais de ne pas en appeler à un indice d'ordre proprement « stylistique » (un mot qu'il n'aimait guère, parce qu'il sonne mal et peu clair), pour achever de démontrer l'humanité des enquêtes conduites par M. Roques. Il se manifeste à plein pour peu qu'on songe à rapprocher les conclusions d'un certain nombre de ses écrits : chaque fois une note humaine — et souvent le mot même d'« humain » — vient ponctuer l'exposé. Voici d'abord la fin de l'étude sur le héros mourant dans la *Chanson de Roland* :

« Le poète [...] nous apparaît du même coup comme un artiste [...] assez puissant pour faire sentir, sous la peinture réaliste de ses héros, les types humains dont ils sont les symboles » [2].

1. *Loc. cit.*, page 58.
2. *Ibid.*, page 20.

Puis les dernières lignes de celle qui la suit immédiatement :

« vous avez entendu des contes de Roland [...]. S'ils sont bien tels que j'ai pu les comprendre [...], ne voudriez-vous pas, comme moi, pouvoir dire que chez nous l'esprit du moins n'en est pas mort ? » [1].

Rapprochons de même les derniers mots des deux notes consacrées à Villon :

« La chevauchée manquée [...] serait assez dans le ton mêlé de Villon, sentimental, railleur et libertin » [2].

« ... surtout, par la simplicité de son dire sur lui-même, les pauvres siens, sa misère, la douleur de la mort commune et cependant l'obstination à vivre, le quolibet railleur se mue chez lui en piété humaine » [3].

Même clausule pour l'article sur la fable *Le vieillard et les trois jeunes hommes* où il a pu dégager

« ... un intéressant procédé de composition de La Fontaine : une méditation après lecture de Sénèque venant s'insérer naturellement dans un apologue étroit et sec d'Abstemius pour l'élargir, l'embellir, le rendre plus humain » [4].

Il n'est pas jusqu'à ce capricant Discours de réception dont nous parlions plus haut qui, pourtant, n'accueille dans sa péroraison des résonances attendries. M. Roques disserte, on s'en souvient, sur le mot *chic*, et voici ce qu'il en dit au moment de terminer :

« Il est devenu ainsi le mot par excellence du jugement esthétique spontané, moral ou plastique, pour tout ce qui comporte de la désinvolture, de la vie en action, un peu d'engagement de soi-même, de familiarité et de compagnonnage humain » [5].

Par-delà ce retour, si curieux dans sa fréquence, du qualificatif « humain », qui n'est encore une fois qu'un indice, il faut enfin marquer deux ou trois des orientations maîtresses de pensée dont il est le signe.

L'une fait de Mario Roques le précurseur évident, encore que discret,

1. *Ibid.*, page 27.
2. *Ibid.*, page 65.
3. *Ibid.*, page 74.
4. *Ibid.*, page 92.
5. *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, tome XXVI, (1948), page 34.

des tendances les plus récentes de la lexicologie, définie comme une science qui « contribue à faire comprendre, en partant de l'étude des mots, le processus des évolutions sociales » [1].

Cette perspective qui nous fut présentée il y a peu de temps comme toute neuve, voilà trente ans que M. Roques l'ouvrait, sans avoir l'air d'y toucher, en présentant l'édition critique d'un texte du moyen âge. Il écrivait en propres termes :

« Nous avons joint un *Index des mots relatifs à la civilisation et aux mœurs*; ce n'est pas seulement pour faciliter aux historiens de la vie médiévale l'usage d'un texte très riche en enseignements sur ce sujet [...]; c'est aussi pour fournir des matériaux [...] aux travailleurs qui voudront étudier le vocabulaire français en s'attachant aux idées exprimées et aussi aux conditions et aux groupes sociaux où les mots sont employés » [2].

Son apparente réserve à l'égard de la stylistique, autre discipline carrefour en mal de renouveau, est paradoxalement, si on la comprend bien, une seconde preuve du souci qu'il eut des contacts entre le domaine philologique et les autres champs des sciences « humaines ». Nul autant que lui ne souhaitait en effet les préserver, mais il entendait aussi qu'on respectât le caractère spécifique de chacune d'elles, condition selon lui d'une fécondation mutuelle. Rien de plus intéressant, à cet égard, que ses hésitations et scrupules devant un recours conjoint aux ressources de la grammaire, de l'histoire littéraire et de l'histoire de l'art, propres à élucider un vers de La Fontaine « trop clair pour ne pas être obscur », comme disait R. Bray.

A un collègue qui lui apportait le témoignage des éditions illustrées, il répond :

« [ma note] porte essentiellement sur le texte de La Fontaine qui, selon moi, impose mon interprétation; c'est la démonstration d'un philologue que j'essaye d'être, et non d'un historien des arts et des lettres, que je ne suis pas » [3].

Cela ne l'avait pas empêché, néanmoins, de réunir tout un dossier sur les représentations d'anges à diadème et sur la tradition biblique, pour tirer au net le sens des vers de Villon :

1. G. Matoré, *La méthode en lexicologie*, page 6.
2. Édition du *Roman du Comte d'Anjou* (Paris, 1931), Introduction, page XX.
3. *Études de Littérature française*, page 98.

Si ne suis, bien le considere,
Filz d'ange portant dyadame
D'estoille ne d'audre sidere...

Pour un peu, il eût même fait la leçon (et il en était capable) aux spécialistes de l'histoire de l'art :

« ... des représentations d'anges dans les peintures ou les vitraux d'église ou les miniatures des livres je connais un certain nombre d'exemples, auxquels les historiens de l'art n'ont pas prêté, semble-t-il, assez d'attention et dont ils n'ont pas tenté de déterminer la valeur symbolique » [1].

Qu'est-ce à dire ? — Que Mario Roques, sous un certain masque d'impériosité, a connu autant, sinon plus que d'autres, le doute sans lequel il n'est point de vrai savant. Ce doute s'est surtout glissé en lui, à plusieurs reprises — et cela encore est une importante leçon qu'il nous laisse — au sujet des relations entre la grammaire, ou la philologie, et les recherches voisines. Il était en effet trop conscient de l'immense effort à accomplir au sein de *chacune* de ces disciplines pour ne pas craindre les hasards de synthèses livrées à des mains fébriles et inexpertes. Sa plus haute maxime, je la trouve chez La Rochefoucauld :

« Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail, et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites » [2].

Cela reconnu, qu'on n'aille point croire que Mario Roques rejetait les tentatives de coopération *sérieuse* entre la philologie, l'histoire et l'esthétique. Rappelons-nous le charmant aveu, fait à mi-voix à la fin de son étude sur une expression d'Aucassin :

« Si cet exposé m'a entraîné vers la critique littéraire, c'est qu'un peu de philolologie en éloigne, mais que plus de philologie y ramène... » [3].

Voilà un *maître*-mot qui, sous sa forme exquise de simplicité, doit demeurer gravé dans nos esprits et, mieux encore, ne point cesser d'inspirer nos travaux.

G. ANTOINE.

1. *Ibid.*, page 72.
2. Maxime nº 106.
3. *Études de Littérature française*, page 52.